

L'Orient LE JOUR

Des vies fauchées placardées sur les murs : à Bourj Hammoud, le nouvel assaut politique de la Fondation Lokman Slim

Cinq ans après l'assassinat de Lokman Slim, l'exposition « Baqoun » à Union Marks interroge l'impunité et fait de la mémoire un acte politique face à la violence.

L'OLJ / Par Rana Najjar, |



Une vue de « Baqoun » à Union Marks : le portrait de Lokman Slim domine l'exposition consacrée à la mémoire des assassinats politiques. Photos fournies par la Fondation Lokman Slim

À Union Marks, à Bourj Hammoud, le silence n'est pas un vide : il est chargé d'absences. Cinq ans après l'assassinat de Lokman Slim, l'exposition « Baqoun » (« Remaining » en anglais et « Nous restons » en français) transforme ce silence en lumière et oppose à l'effacement la persistance obstinée de la mémoire.

Organisée par la Fondation Lokman Slim, UMAM Documentation & Research et les éditions Dar al-Jadeed, elle ravive par l'image les questions lancinantes de l'impunité, dans un pays où la violence politique s'inscrit dans la durée et où la justice demeure inachevée.

Réalisées sur trois années par le photographe français Édouard Élias et réunies sous le commissariat de Katia Jarjoura, les photographies s'articulent autour d'une intuition forte : celle d'une présence qui subsiste au cœur même de l'absence. « Baqoun » dépasse largement le cadre d'un accrochage documentaire de petits tirages en noir et blanc consacrés à des vies fauchées pour avoir voulu dire la vérité.

L'exposition se déploie comme un acte culturel de résistance à l'effacement, un geste éthique rappelant que la mémoire n'est ni un luxe ni un refuge nostalgique, mais une responsabilité collective. Il ne s'agit pas tant de commémorer que de restituer du sens : maintenir les questions ouvertes, faire vivre la parole libre même après la tentative de la réduire au silence.

Les images convoquent les figures de celles et ceux tombés sous les balles de l'assassinat politique au Liban, de 2005 à aujourd'hui. Pour Monika Borgmann, épouse de Lokman Slim et partenaire de longue date dans le travail politique et archivistique, l'assassinat politique constitue « une composante profondément enracinée des calendriers politiques libanais depuis la fondation de l'État ». Comparer le meurtre de Lokman Slim à d'autres crimes similaires, au Liban comme ailleurs, « montre qu'il a dépassé la simple élimination d'individus pour devenir un outil de recomposition des rapports de force et de refonte du pouvoir politique et des mécanismes de gouvernance », souligne-t-elle.



Voiture incendiée après l'explosion : une scène devenue emblématique des assassinats politiques qui ont marqué le Liban ces deux dernières décennies. Photo fournie par la Fondation Lokman Slim

La directrice exécutive de la fondation rappelle que « depuis l'indépendance en 1943, le Liban a connu plus de 200 assassinats politiques, dont l'écrasante majorité est restée sans reddition de comptes ». La guerre civile (1975-1990) a fragilisé les institutions et désagrégé l'État, tandis que la loi d'amnistie générale de 1991 a entériné une culture de l'impunité qui continue de structurer la vie politique.

Monika Borgmann insiste également sur le fait que « l'assassinat de l'ancien Premier ministre Rafic Hariri en 2005, jugé par le Tribunal spécial pour le Liban, a constitué un tournant majeur ». Mais il révèle aussi comment « l'hégémonie syro-iranienne, conjuguée à ses relais sur le terrain, le Hezbollah, s'exerce au détriment de l'État de droit et de la souveraineté libanaise, dans un contexte régional d'une extrême complexité ».

Pour Katia Jarjoura, « Baqoun » s'inscrit pleinement dans la mission de la fondation : affronter la culture du meurtre et de l'impunité, et réancrer la pratique politique dans le cadre de l'État de droit.

L'exposition se présente ainsi comme un appel à la justice et à la responsabilité dans un pays en recomposition permanente.

L'intime face à la brutalité

Les images de « Baqoun » donnent à voir les traces laissées par les victimes : objets personnels, chambres, bibliothèques, lieux de travail, routes empruntées, jusqu'au dernier endroit où la peur a été affrontée. Elles ne relèvent pas des archives au sens strict ; elles constituent un geste politique, pacifique et profondément sensible face à la violence et aux tentatives d'effacement. Elles redonnent une présence à celles et ceux qui ont payé de leur vie.



Objets laissés en suspens — bottes, passe-temps, billets d'avion, caméra, trousse de toilette — autant de fragments de vies interrompues que l'exposition « Baqoun » transforme en traces sensibles de l'absence. Photo fournie par la Fondation Lokman Slim

Ici, la photographie ne cherche pas le choc mais l'empreinte : cette distance infime entre ce qui fut et ce qui s'est brutalement interrompu. Chaque lieu s'impose comme un témoin, non comme un décor. Les espaces que nous habitons ne sont jamais neutres ; ils deviennent des réservoirs de mémoire matérielle, capables de résister à l'oubli.

L'exposition rassemble vingt et une affaires d'assassinats et de tentatives d'assassinats visant responsables politiques, hauts fonctionnaires, écrivains et journalistes. Un espace particulier est consacré à Lokman Slim, à l'occasion de la cinquième commémoration de sa mort. En se concentrant sur les deux dernières décennies, « Baqoun » met en lumière une période où le meurtre s'est réinstallé au cœur de la scène politique libanaise, comme instrument de répression et de recomposition du paysage public.

Les images interpellent frontalement les visiteurs – journalistes, militants, responsables politiques, décideurs – et les confrontent à des questions essentielles : que signifie être témoin ? Le témoignage est-il un acte silencieux ou une prise de position ? Comment rendre justice à des personnes de chair et de sang, ainsi qu'à leurs familles et à leurs proches ?

La continuité d'une idée

Le titre « Baqoun » porte une signification simple, mais profondément ancrée dans le contexte libanais. Rester ne se limite pas à une présence physique : c'est affirmer la continuité d'une idée, d'une position et du droit à la différence. Les images ne réduisent pas Lokman Slim et les autres victimes à leur assassinat ; elles les inscrivent dans un parcours intellectuel et culturel qui opposait à la violence le travail d'archives, à la professionnalisation la critique, à la peur la parole publique, et au chaos l'exigence obstinée de vérité – cette obsession qui animait Lokman Slim.

Fort d'une longue expérience au Moyen-Orient, Édouard Élias propose un récit visuel d'individus, de lieux et d'empreintes indélébiles, dans un pays habitué à perdre ses voix sans que justice ne soit rendue. L'image n'est pas un témoin muet : elle devient un espace de confrontation avec l'absence, mais aussi avec ce qui subsiste de l'humain après l'assassinat : douleur, amertume, sentiment d'oppression.

Dans « Baqoun », les victimes ne sont pas figées en martyrs sans contradictions. Elles apparaissent comme des êtres humains ayant choisi l'affrontement intellectuel dans un pays où les milices sanctionnent l'opinion, où la justice est politisée et où l'État de droit demeure fragile, malgré les garanties constitutionnelles de la liberté d'expression. Cette retenue fait la justesse de l'exposition : elle ne sublime pas la douleur, ne transforme pas l'absence en tragédie spectaculaire. Elle restitue avec pudeur le vécu de familles auxquelles il ne reste souvent que quelques objets, chargés de l'odeur et de la présence des disparus. Les corps et les visages ne sont jamais exhibés ; seuls les noms apparaissent, placés en tête d'ensembles d'images qui disent le poids du vide dans des maisons d'où la chaleur s'est retirée.

L'exposition ne clôt rien. Elle ouvre au contraire un espace de réflexion sur le prix de la parole et sur la fragilité des libertés lorsqu'elles ne sont pas protégées par une justice indépendante et des mécanismes effectifs de reddition de comptes, dans un pays où la décision publique demeure captée par des partis, des groupes armés et des réseaux

d'influence.



Vue générale de l'exposition « Baqoun » à Union Marks, à Bourj Hammoud, où les images dialoguent avec l'espace. Photo fournie par la Fondation Lokman Slim

Un deuil inachevé

Édouard Élias confiait à *L'Orient-Le Jour* : « D'ordinaire, je travaille sur la guerre elle-même, pas sur ses conséquences. Il est rare pour moi de me pencher sur l'après, sur ce qu'il reste des gens. Mais je suis un photographe de la mémoire. J'ai perdu de nombreux membres de ma famille, et je photographie aussi pour me souvenir de ceux qui sont morts. C'est pour cela que je fais de la photographie depuis l'enfance. Le projet "Baqoun" m'a profondément touché : il s'agit de la mémoire de personnes qui ne sont plus là. Ce n'est pas facile, car elles ne sont plus présentes. »

Sur sa démarche, il précise : « J'ai voulu libérer les noms de leur enfermement dans un cadre libanais étroit, dominé par les grandes familles politiques, souvent mises en lumière au détriment de familles plus isolées ou issues des classes populaires. Il était essentiel de placer toutes les victimes sur un pied d'égalité, dans le même cercle d'attention, sans distinction. » D'où le choix du noir et blanc : « Une couleur commune à tous, qui apporte une forme de permanence. » Il a également privilégié des techniques anciennes, « qui imposent la lenteur et le calme, car nous ne sommes pas ici dans l'instantanéité de l'événement ».



Silhouette face à l'horizon : une figure de veille et d'attente, du photographe Edouard Elias. Photo fournie par la Fondation Lokman Slim

Entrer dans l'intimité des lieux a exigé une extrême délicatesse : « Il fallait rassurer les familles, respecter les espaces et leur assurer que ces images étaient un hommage à la mémoire de leurs proches, assassinés récemment, alors que la blessure reste ouverte. Cette sérénité devait transparaître à travers l'appareil photo. »

Comment concilier dureté et poésie ? « Dès que l'on franchit le seuil d'une maison, on ressent le poids des absents et l'absence de justice. Le deuil n'est pas achevé. Les objets laissés en place – un chapeau resté accroché – deviennent des preuves, des traces que l'on refuse de voir disparaître. »

Cette expérience, éprouvante et nécessaire, lui a appris que si les formes de la violence politique varient selon les contextes, ses ressorts demeurent identiques : « Ce n'est ni une question de religion ni

d'idéologie, mais de dynamiques de pouvoir. Le résultat est toujours le même : la peur. Il ne faut pas céder à la peur. C'est le message de Lokman Slim et celui de l'exposition : parler franchement, s'unir pour dire la vérité, afin de ne pas être chassés un à un, comme des oiseaux. »

« Baqoun » n'est pas une exposition tournée vers le passé, mais vers le présent que nous traversons et l'avenir que nous façonnons. Elle invite à refuser la banalisation de la violence et à croire que la culture peut, même lentement, résister à l'impunité. Cinq ans après l'assassinat de Lokman Slim, elle affirme que la tentative de le faire taire a échoué : les idées, lorsqu'elles sont portées avec constance, demeurent.

L'exposition est ouverte tous les jours jusqu'au 3 mars, de 14h à 20h. Union Marks, Bourj Hammoud.